

Dossier de presse

T'EMBRASSER SUR LE MIEL

texte et mise en scène

Khalil Cherti

5 mars – 5 avril 2025

création

spectacle en arabe levantin

surtitré en français



Contacts presse

Plan Bey

Dorothée Duplan, Camille Pierrepont et Fiona Defolny

assistées de Thaïs Aymé et Anne-Sophie Taude

01 48 06 52 27 | bienvenue@planbey.com

Dossier et visuels disponibles auprès de Plan Bey

T'embrasser sur le miel

du 5 mars au 5 avril au Petit théâtre

du mercredi au samedi à 20h et mardi à 19h
spectacle en arabe levantin surtitré en français
durée estimée 1h30

équipe artistique

texte, mise en scène et montage vidéo **Khalil Cherti**
avec **Reem Ali, Omar Aljbaai**
dramaturgie **Reem Ali**
scénographie et accessoires **Khalil Cherti** assisté de **Matthieu Henriot**
lumières **Jean-Eudes Auboin** assisté de **Antoine Parouty**
son **Sylvère Caton**
costumes **Isabelle Flosi**
assistanat à la mise en scène **Ghina Daou, Émilie Ganito**
fabrication des accessoires, costumes et décor **ateliers de La Colline**

production

La Colline – théâtre national
remerciements au Théâtre des Quartiers d'Ivry, George Daaboul, Khaled Dawwa, Loïc Corbery, Gilles David, Brigitte Pardot, l'équipe de *T'embrasser sur le miel* 2017, Emmanuel Wahl, Yuriy Zavalnyuk

ressource

Visionner le court-métrage *T'embrasser sur le miel* de Khalil Cherti, production Qui Vive!, Les Tisserands Production, 2021, 24 min, Prix Canal + au festival international du CINEMED 2021

avec les publics

Rencontre La Syrie des arts et des artistes

avec **Khaled Dawwa**, sculpteur et les membres de l'équipe artistique

lundi 10 mars à 19h

La Syrie n'est pas uniquement le nom d'une tragédie moderne mais aussi un pays à la culture ancestrale, où des milliers d'artistes n'ont jamais cessé de tendre leur création vers les autres même aux pires heures de la guerre. Cette soirée propose de découvrir certaines histoires de celles et ceux qui ont persisté à créer et continuent vers un avenir où tout est à inventer.

entrée libre sur réservation

Café philo gourmand

samedi 22 mars à 15h30 à La Colline

Vanessa Bey Ardouin et Emma Wolton, étudiantes en philosophie proposent d'explorer le spectacle *T'embrasser sur le miel* à travers les questions qu'il pose. Un temps de discussion permettant à chacun de découvrir des idées et concepts, autour d'un café et de pâtisseries préparées par La Gamelle des cheffes.

Se réinventer

Un parcours de 3 spectacles

Le Moyen-Orient est à l'honneur à La Colline ce printemps avec les créations *Golem* du cinéaste et metteur en scène israélien Amos Gitai, *T'embrasser sur le miel* première pièce de Khalil Cherti et *Journée de noces chez les Cromagnons* de Wajdi Mouawad.

Quelles sont nos armes pour survivre contre la sauvagerie des guerres ? Comment résister et se réinventer ? Israël, Syrie ou Liban, les trois dramaturges imaginent des refuges intimes et poétiques comme autant de recours face à la violence du monde.

Golem

d'Amos Gitai

du 4 mars au 3 avril

spectacle multilingue surtitré en anglais et en français

T'embrasser sur le miel

de Khalil Cherti

du 5 mars au 5 avril

spectacle en arabe levantin surtitré en français

Journée de noces chez les Cromagnons

de Wajdi Mouawad

du 29 avril au 22 juin

spectacle en libanais surtitré en français

Tarif préférentiel 3 spectacles : 60€ et 40€ pour les moins de 30 ans

Billetterie

01 44 62 52 52 de 14h à 18h du mardi au vendredi

sur place à la billetterie du théâtre du mercredi au vendredi aux mêmes horaires
et billetterie.colline.fr

15 rue Malte-Brun, Paris 20^e / métro Gambetta • www.colline.fr

Tarifs

- avec la carte Colline de 8 à 16 € la place

- sans carte

plein tarif 33 € / moins de 18 ans 10 €

moins de 30 ans et demandeurs d'emploi 15 €

personne en situation de handicap et accompagnateur 15 €

plus de 65 ans 27 €

Siwam et Emad vivent dans un pays en guerre, la Syrie. Pendant dix ans, ils communiquent par vidéos interposées, mais plutôt que de se contenter de simples nouvelles de leur quotidien ou de montrer la tragédie qui les entoure, ils inventent un jeu : créer de petits spectacles filmés l'un pour l'autre. Nourries d'un imaginaire libérateur, les saynètes bricolées dans leurs appartements respectifs ouvrent une brèche dans leur réel chaotique et inventent des possibles comme autant d'échappatoires face à l'abîme. Qu'est-ce qui est sublime et qui meurt ? De quoi doit-on dès à présent faire le deuil ? Et que reste-t-il ?

Tandis que les guerres se rapprochent et que nous ne cessons de nous éloigner, le réalisateur Khalil Cherti suggère avec sa première création théâtrale qu'inventer et réinventer nos liens les uns aux autres reste toujours une question de survie.

Bonjour, et bienvenue pour un nouveau bulletin météo

C'est un temps pour le moins étonnant qu'on observe actuellement, avec cette douceur qui gagne certaines régions où les chants des manifestants permettent des augmentations de températures significatives, vous constaterez un ciel qui se dégage et respire, quelques brises de sourires et des éclats de gaieté que vous pourrez apercevoir en fin de journée pour les plus chanceux. Toute cette masse d'air libre vient soulager l'intérieur des régions du cœur, 2 à 5 degrés de fraternité ne sont pas exclus dans certains cortèges, à prévoir également de très belles éclaircies dans la plupart des foules convergeant sur tout le territoire avec un soleil généreux en amour un peu partout et des espoirs de floraison traversés par des courants de liberté qui viendront sûrement donner à beaucoup d'entre vous l'envie de chanter leur tendresse atmosphérique...

Mais un conseil, profitez-en, car malheureusement ça pourrait ne pas durer avec l'arrivée d'une dépression autoritaire venant de la façade du pouvoir avec un temps orageux qui pourrait venir déchirer le temps de l'espoir, on craint également des giboulées de violence, des chutes de haine avec des vents allant jusqu'à 110 emprisonnements par heure. Il faudra enfin surveiller avec attention si la grande marée dite « dictatoriale » continue de se charger, de s'épaissir, de se tuméfier au nord et de se boursoufler au sud, car dans ce cas il faudra se préparer à la formation possible d'ouragans d'acharnements et de typhons de souffrances pouvant conduire à une nuit sans fin...

Khalil Cherti, T'embrasser sur le miel

L'imagination : l'au-delà de soi

entretien avec Khalil Cherti

Quel est votre parcours des écrans à la scène ?

J'ai commencé par les écrans : j'ai appris en faisant de petits films institutionnels, tour à tour assistant, derrière la caméra ou au montage. Cela me plaisait d'œuvrer dans cet artisanat. Puis j'ai été embauché en tant que réalisateur sur des films pour de grands événements ou des causes nationales avant d'oser passer à l'acte de création personnelle sur des courts et moyens formats, jusqu'au court-métrage *T'embrasser sur le miel*. J'ai senti que sa forme était particulière dès le démarrage de l'écriture, elle appelait le théâtre.

Malgré le confinement qui a entravé la diffusion du film, j'ai réussi à le montrer et La Colline m'a proposé de faire un premier laboratoire de recherche en 2022, qui m'a permis de me découvrir en tant que metteur en scène de théâtre. En effet, même si je n'osais pas me l'avouer, mon désir de spectacle vivant a toujours été présent. Alors que le cinéma dit classique cultive le règne de la narration – on contractualise presque avec les spectateurs le fait de raconter une histoire –, la première des choses sur laquelle on échange avec ceux de théâtre concerne l'imagination. Et cette entrée-là change tout, elle ouvre un autre monde, sans limites. Alors qu'on a évidemment moins de moyens qu'au cinéma, l'espace-temps devient infini. Ce qui rend la relation du spectacle et de sa troupe au public plus intime, puisque c'est à travers l'imaginaire de chacun que ce spectacle va exister. Par ailleurs, le théâtre permet une plus grande hybridation des formes, des registres, des moyens d'expression que l'on peut convoquer. Tout est disponible et combinable : la musique qui peut être en direct, l'accessoirisation, la chorégraphie, les types de jeu et d'atmosphère... Presque palpable, la matérialité de ce langage protéiforme renforce l'aspect artisanal de la création qui va au-delà de la projection et permet de toucher du doigt l'imaginaire. Et je trouve cela incroyable, surtout dans le monde dans lequel on vit.

Vous vous dites artisan plutôt qu'artiste, quelle est pour vous cette distinction ?

Il est en effet plus facile pour moi de me considérer artisan plutôt qu'artiste. Certes pour me rassurer face aux figures de certains grands artistes alors que je suis autodidacte, mais surtout pour souligner un aspect éthique : une chance inouïe m'a été offerte de pouvoir écrire, mettre en scène et partager ce que j'ai dans le cœur avec les spectateurs. Mais cette opportunité est assortie d'un cadre budgétaire, d'une gestion d'équipe etc, et je me sens responsable des conditions économiques, écologiques, organisationnelles et humaines dans lesquelles je vais créer le spectacle. C'est en ce sens que je ne souhaite pas me revendiquer comme un artiste qui serait déconnecté des réalités, mais plutôt me comporter en bon artisan attentif au monde auquel il appartient pour lui permettre d'être plus créatif. Par ailleurs, il me semble qu'on ne peut pas se décréter soi-même artiste. Il serait plus juste de dire que c'est à travers les yeux, les cœurs et les imaginaires des autres que naît la rencontre avec une œuvre artistique.

Comment appréhendez-vous le travail ?

Je profite actuellement d'une période que j'apprécie particulièrement qui est celle de la création. Alors qu'au cinéma, la préparation est progressive et les équipes rarement présentes simultanément, c'est tout le contraire au théâtre : tout le monde est convoqué dès le départ et travaille, crée, imagine, se sent concerné, ensemble. Cela semble anodin mais cette situation concrétise des valeurs qui me sont chères et bénéfiques. Dire « une aventure collective, un travail d'équipe », ne sont pas simplement de bons mots, ce sont des actes quotidiens nécessaires et vitaux pour le spectacle. Cette solidarité de fait, où être bienveillant avec l'autre est dans l'intérêt de chacun, à cause de notre interdépendance continue, ressemble à une véritable cure de jouvence stimulante. Et je ne suis pas le premier à le dire, mais au théâtre, il n'y a pas besoin de discours, c'est dans le faire que ça s'incarne.

L'autre aspect que je trouve à la fois vertigineux et passionnant est qu'il s'agit presque de préparer un plan séquence en direct, c'est-à-dire *a priori* sans interruption. Et faire face à cette immense inconnue « Que va-t-il se passer pendant une heure et demie, et cela tous les soirs ? » donne un état d'esprit différent. Au cinéma, on essaie d'esquiver ce risque-là, l'inconnue n'a pas vraiment sa place. Au théâtre, nous courons vers cette inconnue, pour la découvrir ensemble. Alors il s'agit bien de spectacle vivant : non seulement parce que des êtres vivants font face à d'autres êtres vivants, parce que chaque représentation est unique, mais aussi parce que chacun a conscience que le spectacle peut connaître une mort prématurée. C'est cette possibilité de l'échec qui rend si vivant.

Quelle est l'histoire de la pièce et qu'est-ce qui vous a poussé à l'écrire ?

C'est l'histoire de Siwam et Emad qui habitent deux villes éloignées en temps de guerre et qui ne peuvent plus communiquer que par vidéos interposées. Mais ce ne sont pas des documentaires de leur quotidien ou de leur quartier, ce sont des petits numéros tels des spectacles qu'ils préparent et s'offrent l'un à l'autre, pour se tenir compagnie et résister au chaos qui les entoure.

Plusieurs ont comparé cette histoire à un *Roméo et Juliette* syrien contemporain, alors que cet amour impossible n'était pas mon moteur d'écriture ! Mon désir premier était de plonger dans une situation où l'imaginaire n'est plus de la joliesse théorique ou abstraite, mais quelque chose de vital. Il relève de la survie pour Siwam et Emad.

D'autre part, côtoyant beaucoup d'amis syriens issus de la diaspora, je les observais recevoir des nouvelles uniquement par les réseaux et notamment des vidéos de leurs proches et je me trouvais en empathie avec ce qu'ils pouvaient ressentir. Plus la guerre avançait, plus je réalisais combien ces capsules devenaient la seule chose qui leur restait, le seul moyen de conserver un lien. Par opposition aux documentaires et actualités, légitimes mais incessants, sur la tragédie syrienne, ces images faisaient réapparaître la vie artistique et culturelle, l'inventivité et la lumière de ce pays. Dès lors, il me tenait à cœur d'avoir deux personnages qui sauvent leurs liens et eux-mêmes grâce aux créations qu'ils s'offrent mutuellement. Sachant que beaucoup de gens, d'où qu'ils viennent, peuvent se reconnaître dans cette situation, notamment depuis le confinement.

Le projet pourrait-il s'apparenter à une mise en abyme de l'acte de création ?

Je tiens dans le spectacle à ce qu'on assiste à la préparation des vidéos que les personnages fabriquent avec ce qu'ils trouvent à portée de main. On observe ces petits bricoleurs en train de créer, d'interpréter et de transmettre. Ainsi l'acte de création descend de son piédestal, puisqu'on n'en cache pas les préparatifs comme s'ils étaient sacrés. C'est ce qui me touche : la création n'existe pas pour elle-même ou pour être admirée pour elle-même, elle agit comme véhicule d'un lien unique.

Dès lors, je crois plutôt qu'au cœur du projet se trouve l'idée du partage. Qu'est-ce qu'on peut encore partager ? Que fait-on quand on ne peut plus rien ? Comment conserver un lien quand il ne reste rien d'autre ? Ce spectacle naît de cela : pour continuer à se tenir compagnie, les personnages passent par la création de saynètes l'un pour l'autre. Ce faisant, ils tentent de dire « Toi aussi, avec ton imaginaire, tu vas t'évader et pouvoir être au-delà de toi, de cette situation, de cet endroit. »

*Je repense à notre monde éventré... et j'ai envie de m'ouvrir le cœur...
de l'ouvrir suffisamment pour que tu saches que tu y as encore ta place...
où que tu sois... Qu'est-ce qu'il nous reste ?... Qu'est-ce qu'il nous reste ?...
Je t'entends encore hurler cette phrase... [...] Et depuis, j'essaie de sauver
ce qu'il reste... qu'est-ce qu'il nous reste ?...*

—
Khalil Cherti, *T'embrasser sur le miel*

Pouvez-vous présenter les comédiens et raconter comment vous les avez rencontrés ?

Tout d'abord, il est intéressant de préciser que les comédiennes et les comédiens syriens sont majoritairement issus de deux écoles d'art dramatique réputées à Alep et Damas, avec une formation très solide destinée à déployer leurs œuvres – pièces, films et séries - à travers tout le Moyen-Orient. Malheureusement, avec la guerre, le régime a contraint la majorité d'entre eux à s'expatrier.

Comédienne syrienne extrêmement reconnue dans le monde arabe, Reem Ali a cependant eu très peu d'occasions de faire valoir ses talents lors de son arrivée en France. J'ai eu la chance d'en prendre la mesure sur le tournage du court-métrage *T'embrasser sur le miel*. Elle va donc poursuivre son interprétation du rôle de Siwam, en explorant des registres de jeu extrêmement divers, clownesques, tragiques, ou romanesques..., mettant son savoir-faire au service d'un propos qui continue à lui tenir à cœur.

Pour Omar Aljbaai, l'histoire est assez « syrienne » si je puis dire, car belle, improbable, mêlant le tragique à une capacité de vie sidérante. Fils d'un auteur metteur en scène poursuivi par el-Assad père, Omar a également été traqué par le régime avant de parvenir à fuir pour le Liban où il a vécu sept ans. Après l'explosion du port de Beyrouth, il a dû partir à nouveau, pour la Turquie cette fois, toujours dans une situation de grande précarité. Mais, tout au long de sa vie, que ce soit en Syrie ou pendant ses années d'errance, il n'a jamais cessé d'écrire, de mettre en scène et d'interpréter ses propres spectacles. Une fois en France, sa situation administrative s'est un peu stabilisée. Et comme les Syriens exilés fonctionnent en réseau de solidarité, l'une de ses amies lui a proposé d'interpréter un rôle dans un spectacle. Le hasard a fait que Reem, qui le connaissait en tant qu'auteur mais ne l'avait jamais vu jouer, a assisté à cette représentation.

Et alors que je recherchais un comédien pour *T'embrasser sur le miel*, elle m'a conseillé de le rencontrer. Lors des essais, une sensation m'a habité : j'oubliais qu'il était en jeu, j'avais l'impression qu'il inventait les mots qui sortaient de sa bouche. Et en plus de réaliser qu'existait une complicité singulière entre nous, j'ai compris qu'avec tout le bagage accumulé depuis son départ de Syrie, il avait rendez-vous avec cette pièce. Une synchronicité, indépendante de moi, qui fait que cette pièce est pour lui.

Romain Gary a écrit « Rien ne vaut d'être vécu s'il n'est l'œuvre de l'imagination. » Quel est selon vous, ce pouvoir ?

À noter qu'il faut faire attention lorsque l'on associe le pouvoir à l'imagination : celle-ci n'est pas que positive, elle peut être machiavélique ! Rien qu'avec l'exemple du très inventif Elon Musk pourtant extrêmement dangereux, pour ne citer que lui...

Mais pour recoller à la phrase de Romain Gary et les vertus de l'imagination, il s'agit d'un pouvoir dont on devrait faire une cause nationale ! J'ai l'intime conviction que l'on devrait transmettre ce désir aux générations futures. On réduit trop souvent l'imagination au travail des créateurs, des chercheurs, des artistes. Et ça me dérange, car l'imagination accompagne la vie de chacun tous les jours. C'est grâce à elle qu'on peut accueillir, aller vers l'autre, inventer un lien renouvelé au monde. En ça, il est nécessaire de ne pas considérer l'imagination comme une chose abstraite, artistique, théorique ou philosophique, mais au contraire de prendre conscience que c'est une voie vitale à investir. Un enseignement, une inspiration, un souffle à partager le plus possible.

L'imagination, c'est l'au-delà de soi dans toutes ses composantes. Ce qui rend la vie vivable et la mort accueillable.

Par l'art seulement, nous pouvons sortir de nous, savoir ce que voit un autre de cet univers qui n'est pas le même que le nôtre et dont les paysages nous seraient restés aussi inconnus que ceux qu'il peut y avoir dans la lune. Grâce à l'art, au lieu de voir un seul monde, le nôtre, nous le voyons se multiplier, et autant qu'il y a d'artistes originaux, autant nous avons de mondes à notre disposition, plus différents les uns des autres que ceux qui roulent dans l'infini.

Marcel Proust, *À la recherche du temps perdu*

En quoi cette pièce résonne-t-elle avec l'actualité ?

Quand j'ai écrit cette pièce, j'étais loin de me douter des événements récents en Syrie. Qui, qu'ils soient experts en géopolitique ou Syriens eux-mêmes, l'aurait d'ailleurs imaginé ? L'un des régimes dictatoriaux les plus violents depuis la Seconde Guerre mondiale s'est effondré en quelques semaines car le pays s'est libéré lui-même, et pour l'heure, sans effusion de sang mais avec une apparente acceptation de la diversité ! Et bien que nul ne puisse prédire l'évolution de la situation, rien que ce qui se passe aujourd'hui était inenvisageable il y a peu, la Syrie est peut-être en train de changer l'imaginaire collectif au moment où l'on en a besoin et de la part d'un endroit du monde pour lequel on avait peu d'espoir. Comme si l'actualité également nous rappelait le pouvoir de l'imagination, un écho troublant avec le spectacle !

De la même manière, la pièce suit le parcours des personnages pendant plus d'une décennie, du début des manifestations en 2011 jusqu'à nos jours, demandant continuellement : *Qu'est-ce qu'il reste ?* De ce pays ? De ce qu'on y a vécu ? Des souvenirs, des liens ? L'actualité pose également cette question de façon brûlante. Maintenant que le régime a chuté, le pays s'interroge sur cette question essentielle à la construction d'un avenir durable.

Selon moi, l'histoire contemporaine de la Syrie est presque mythologique. Depuis la Seconde Guerre mondiale, elle bat tous les records : la dictature la plus longue, le plus grand nombre de torturés, le plus grand nombre d'enfants morts, le plus grand nombre de déplacés et d'exilés. Tous ces faits font de la Syrie un événement mythologique, dans le sens du « hors humain ». Une sorte d'histoire insensée qui se balade sans qu'on y prête attention, mais qui crée un précédent, qui habite la conscience collective. En ce sens, j'espère que dans ce spectacle, la Syrie puisse ne pas se résumer à un lieu ou une situation mais s'apparenter à un mythe : se diffuser sans qu'on ait besoin de la nommer et voyager en chacun, ce même après la fin du spectacle.

Entretien réalisé à La Colline en janvier 2025



Filmogramme du court-métrage *T'embrasser sur le miel*

Écoutez !
Puisqu'on allume les étoiles,
c'est qu'elles sont à quelqu'un nécessaires ?
C'est que quelqu'un désire
qu'elles soient ?
C'est que quelqu'un dit perles
ces crachats ?
Et, forçant la bourrasque à midi des poussières,
il fonce jusqu'à Dieu,
craint d'arriver trop tard, pleure,
baise sa main noueuse, implore
il lui faut une étoile !
jure qu'il ne peut supporter
son martyre sans étoiles.

Ensuite,
il promène son angoisse,
il fait semblant d'être calme.
Il dit à quelqu'un :
« Maintenant, tu vas mieux,
n'est-ce pas ? T'as plus peur ? Dis ? »

Écoutez !
Puisqu'on allume les étoiles,
c'est qu'elles sont à quelqu'un nécessaires ?
c'est qu'il est indispensable,
que tous les soirs
au-dessus des toits
se mette à luire seule au moins
une étoile ?

Vladimir Vladimirovitch Maïakovski, *À pleine voix. Anthologie poétique, 1915-1930*, Gallimard, 2005

Je sais maintenant, grâce aux récits intimes de mon for intérieur, et aux histoires des enfances fracassées, qu'il est toujours possible d'écrire des soleils. Combien, parmi les écrivains, d'enfants orphelins, d'enfants négligés, rejetés, qui, tous, ont combattu la perte avec des mots écrits ? Pour eux, le simple fait d'écrire changea le goût du monde. Le manque invite à la créativité. La perte invite à l'art. [...] L'écriture comble le gouffre de la perte, mais il ne suffit pas d'écrire pour retrouver le bonheur. En écrivant, en raturant, en gribouillant des flèches dans tous les sens, l'écrivain raccommode son moi déchiré. Les mots écrits métamorphosent la souffrance. Ce n'est pas l'acte de parole qui apaise, c'est le travail de la recherche des mots et des images, l'agencement des idées qui entraîne à la maîtrise des émotions. [...] La création d'un monde de mots permet d'échapper à l'horreur du réel en éprouvant au fond de soi le plaisir provoqué par une poésie, une fable, une belle idée, une chanson qui métamorphose la réalité et la rend supportable. [...] Tout récit est une bienfaisante trahison du réel, car le réel est fou. Si nous pouvions tout percevoir, nous serions confus, bombardés d'informations insensées, impossibles à associer. Dans un réel chaotique, nous ne pourrions adopter aucune conduite cohérente. Incapables de nous adapter, nous serions éliminés. C'est pourquoi nous faisons le ménage, nous agençons des morceaux de réel pour en faire une fiction qui plante dans notre monde intime une image cohérente et oriente notre chemin de vie.

Boris Cyrulnik, *La nuit j'écrirai des soleils*, éditions Odile Jacob, 2019

Biographies

Khalil Cherti texte, mise en scène
montage vidéo et scénographie

Né à Strasbourg en 1976, Khalil Cherti est un auteur, scénariste, réalisateur autodidacte. Il a d'abord appris son métier en réalisant de nombreuses bandes annonces pour de grands événements diffusés par Canal+ comme les César, la fête du cinéma, la Coupe du monde de football. Il conçoit et réalise également des films de sensibilisation sur des causes nationales qui ont remporté plusieurs prix internationaux.

Pour le cinéma, il réalise dès 2009 *La Grande Muraille de Qin*, sélectionné au festival de Clermont-Ferrand, puis en 2011 une web série *Lolicats*, primée au festival de la fiction de La Rochelle, et plusieurs courts et moyens-métrages qui ont connu des carrières en festivals nationaux et internationaux. Ils ont également été diffusés sur les chaînes nationales tel *D'où que vienne la douleur* en 2014 sur France 3, qui a reçu le prix d'interprétation féminine à Clermont-Ferrand et été sélectionné dans des festivals comme le Locarno film festival, Brives, Malte, Valencia, Altkirch notamment. C'est en 2021 qu'il réalise son court-métrage *T'embrasser sur le miel* qui obtient le Prix Canal+ au festival international du CINEMED et participe à des festivals comme au Caire, à Namur, à Zagreb, au Fesapaco et bien d'autres. Il a récemment achevé la réalisation de deux autres courts et moyen-métrages *Nul homme n'est une île* et *Je, d'un accident ou d'amour*, et œuvre à son premier long-métrage *Ce qui me mène à toi*.

Reem Ali jeu et dramaturgie

Née en 1977 à Damas, Reem Ali est actrice, réalisatrice et dramathérapeute. Diplômée de l'Institut supérieur d'art dramatique de Damas en 2001, elle joue ensuite dans de nombreuses pièces de théâtre, films et séries télévisées de renom au Moyen-Orient. Elle mène en parallèle une carrière comme réalisatrice dès les années 2000, avec un premier court-métrage

Nostalgia, puis en 2008 son premier long-métrage *Zabad (écume)*, documentaire qui a participé à de nombreux festivals. Connue pendant la révolution syrienne pour son opposition au dictateur, elle fait l'objet de nombreux harcèlements et enquêtes des services de renseignements syriens qui la contraignent à fuir son pays. S'ensuit l'exil à travers plusieurs pays, avant d'être accueillie par la France en tant que réfugiée et d'obtenir la nationalité française des années plus tard. Elle y étudie et obtient un Master en Art-thérapie de l'Université Paris Cité en 2023. C'est en France qu'elle rencontre Khalil Cherti à l'occasion du tournage de *T'embrasser sur le miel* en 2021, qui marque le début d'un compagnonnage entre les deux artistes. Reem Ali est également à l'affiche du nouveau film *Nul homme n'est une île* de Khalil Cherti.

Omar Aljbaai jeu

Né en 1982 à Suwayda en Syrie, Omar Aljbaai fonde en 2007 avec d'autres jeunes auteurs l'atelier de la rue pour l'écriture dramatique et écrit dans ce cadre la pièce *Nawal*. Diplômé en 2009 de l'Institut supérieur d'art dramatique de Damas, il réalise sa première mise en scène en 2012 à partir du texte d'Edward Bond, *Bingo : Scenes of Money and Death*, sans demander d'autorisations aux autorités. Fuyant le régime, il s'installe à Beyrouth en 2014 et monte *Petits Détails* d'après *La Doble Historia del doctor Valmy* du dramaturge espagnol Antonio Buero Vallejo. En 2015, il crée *La Fenêtre/Okno* à partir d'un texte d'Ireneusz Iredyński et présente l'année suivante *Mitraillette* dans les locaux de Station Beyrouth. En 2017, il met en scène *Bronze* à partir du texte de l'écrivain syrien Mudar Alhajji, avant de jouer son spectacle *0961/011* au Théâtre du Tournesol de Beyrouth en 2019. Comédien dans ses propres pièces et d'autres productions, il est également formateur durant cette période libanaise en théâtre interactif, une adaptation de la méthode d'Augusto Boal, dans les camps de réfugiés. Auteur de pièces de théâtre dont *Dix Scènes pas aussi violentes qu'elles le devraient* et *Le Lâche* traduit en français par Simon Dubois

avec le soutien de la Maison Antoine Vitez et présenté au Théâtre Joliette en juin 2024, il écrit aussi des nouvelles, articles d'opinions et critiques littéraires. Certains de ses textes ont été rassemblés dans *Le Pays des Schtroumpfs* publié en arabe aux éditions Al-Muwatin en 2018. Il vit en France depuis 2021.

Jean-Eudes Auboin lumières

Directeur de la photographie et chef opérateur images sur des plateaux de cinéma notamment pour les courts-métrages *Comme un oiseau* de Judith Caen en 2007, *Ceteris Paribus* de Jean-Baptiste Dusséaux en 2013 et *Clair-obscur* l'année suivante, il travaille également pour la télévision avec notamment la série *Demain nous appartient*. C'est à la suite du tournage du court-métrage *T'embrasser sur le miel* qu'il décide de poursuivre sa collaboration aux côtés de Khalil Cherti jusqu'à l'éclairage de scène.

Sylvère Caton son

Né en 1971, il passe un certificat d'aptitude professionnelle de tourneur-fraiseur avant de s'orienter vers le son dès ses dix-neuf ans. Formé en 1990 au studio d'enregistrement Le Cadran à Lyon, il choisit d'exercer dans le domaine théâtral grâce à la rencontre l'année suivante de Brendan Burke, metteur en scène anglais de Commedia dell'arte. Collaborant plusieurs années auprès de la compagnie du sablier à Dijon, il intègre ensuite une formation continue en son au Théâtre national de Strasbourg, puis collabore avec Pascal Doumange comme assistant son aux Ateliers de Création Grand Est de Radio France, avant de travailler à La Colline. Il œuvre principalement comme régisseur son aux créations d'Alain Françon de 2000 à 2003, puis rejoint l'équipe permanente du théâtre. Durant les années 2013 à 2015, il obtient un Bachelor of Arts en Audio Production parallèlement à son travail à La Colline en tant que régisseur d'accueil ou de création où il signe la conception sonore de *Au but* de Thomas Bernhard par Guillaume Lévêque et de *Manhattan Medea* de Lea Doher dans la mise en scène de Sophie

Loucachevsky. Il collabore très étroitement avec Sylvain Creuzevault à la conception sonore de *Notre terreur* en 2010. Par ailleurs, il crée le son de deux spectacles de Lionel Spycher, *9mm* en 2000 puis *La Suspension du plongeur* trois ans plus tard. En 2013, il travaille à la création sonore du *Pain dur* et *L'Otage* de Paul Claudel mis en scène par Thomas Condemine. Auprès de Wajdi Mouawad, il accompagne plusieurs de ses spectacles en tournée, en plus de participer aux créations de *Tous des oiseaux*, *Notre innocence*, *Fauves*, *Mort prématurée d'un chanteur populaire dans la force de l'âge* et de signer la réalisation sonore de *Littoral*.

Isabelle Flosi costumes

Née en 1965, elle grandit au Sénégal puis en Mauritanie avant de s'installer en France à l'âge de quinze ans. Pratiquant la danse dès son plus jeune âge, elle intègre une compagnie de danse contemporaine à Tunis, ce qui l'incite à parfaire sa culture artistique. C'est pourquoi, après des études en sciences économiques, classe préparatoire puis un BTS en commerce international, elle suit une maîtrise de danse option scénographie à Paris IV. Afin de financer ses études, elle postule à La Colline peu après son ouverture en tant qu'habilleuse, puis participe à la création du service costumes du théâtre. Elle collabore rapidement aux créations d'Alain Françon, assistant étroitement Patrice Cauchetier aux costumes puis à celles de Stéphane Braunschweig au côté de Thibault Van Craenenbroeck. Elle s'attache particulièrement au travail de recherche dramaturgique et historique, mais prend le soin également de conserver des missions d'habillage tant en répétitions qu'en jeu afin de cultiver une connivence avec la scène et les acteurs, ce qui l'amène fréquemment en tournée. Après avoir signé les créations costumes de *Caeiro !* d'après Pessoa mis en scène par Hervé Pierre, *Gènes 01* de Paravidino par Victor Gauthier Martin ou encore *Au but* de Thomas Bernhard puis *Nina, c'est autre chose* de Michel Vinaver mis en scène par Guillaume Lévêque, elle assiste Emmanuelle Thomas pour ceux de *Tous des*

oiseaux, *Fauves* et *Mort prématurée* d'un chanteur populaire dans *la force de l'âge* de Wajdi Mouawad ainsi que sur la création des costumes de *House* d'Amos Gitai et *James Brown mettait des bigoudis* de Yasmina Reza. Ces dernières années, elle crée les costumes des spectacles *Lourdes* de Paul Toucanq, *Je pars sans moi* et *Cavalières* d'Isabelle Lafon, ainsi que de *Notre innocence*, *Littoral* et *Journée de noces chez les Cromagnons* de Wajdi Mouawad.

Ghina Daou assistanat à la mise en scène

Comédienne et réalisatrice basée entre la France et le Liban, Ghina Daou a écrit et réalisé trois courts-métrages et joué dans des projets tels que la série *Le Bureau des Légendes* d'Éric Rochant, le film *Dirty Difficult Dangerous* de Wissam Charaf ainsi que *Nul homme n'est une île* de Khalil Cherti.

Au théâtre, elle incarne actuellement le rôle-titre dans *Bérénice* de Racine mis en scène par Marie Benati, dans une version bilingue français-arabe, qui met en lumière sa double culture. Parallèlement, elle développe son premier long-métrage documentaire, coproduit avec Special Touch Studios.

Émilie Ganito assistanat à la mise en scène

Elle découvre le théâtre à l'âge de 16 ans en s'engageant dans l'atelier de son lycée, en parallèle de sa pratique du hip-hop tout au long de son adolescence. À la suite de son double cursus en sociologie et philosophie et l'obtention d'une licence de sciences sociales en 2021, elle s'inscrit au Cours Florent, où elle prend ses premiers cours de chant et de danse. Elle s'y exerce à la mise en scène en accompagnant ses professeurs sur *Exit* de Paravidino, *Portrait de famille sous un ciel crevé* de Marchais et *Amerika* de Biljana.

En 2022, elle s'inscrit au Master de Politiques culturelles à Sciences-Po Paris, où elle suit des ateliers d'écriture, des cours d'improvisation et de théâtre en anglais. L'année suivante, en plus d'un stage au sein de l'équipe des relations

avec les publics de La Colline, elle joue dans une comédie musicale adaptée de *Chicago*. Diplômée en juin 2024, elle travaille comme assistante à la mise en scène pour *Le Roi nu* de Schwartz, *L'Échange* de Claudel et *Le Conte d'hiver* de Shakespeare, tout en poursuivant son cursus théâtral au Conservatoire Darius Milhaud, sa pratique du chant avec Lana Martin et celle de danse expérimentale avec Nadia Gauthier. Comédienne dans *En attendant septembre* par la compagnie Les Insolentes, elle intervient au Collège Gérard-Philippe d'Aulnay-sous-Bois aux côtés de Khalil Cherti.

[...] avant son dernier voyage, sais-tu ce que ses yeux m'ont dit, sais-tu cette incroyable vérité qu'il m'a jetée au fond du cœur : « Qu'importe où tu es et ce que tu vis, dans le règne du vivant, sache-le, sache que tu n'es pas seul... »

—
T'embrasser sur le miel

